

reconnaître le lieu où il se trouve. Enfin, il s'avança, les bras tendus devant lui, et chancelant sur ses jambes.

Jeanne, toute tremblante et sans voix, le regardait avec une douloureuse pitié. Quant à l'enfant, surprise et presque effrayée, elle s'était retirée dans l'angle le plus obscur de la chambre.

— Ah ça ! on n'est pas encore couché ici, dit Ambroise d'un ton rude.

— Je t'attendais, répondit Jeanne.

— Je ne veux pas qu'on m'attende ; je suis libre de rentrer quand cela me plaît, il me semble. Suis-je le maître ici, oui ou non ?

— Je ne vous fais aucun reproche, Ambroise, et vous n'êtes pas juste en vous mettant ainsi en colère contre moi, surtout lorsque je vous donne une nouvelle preuve de mon affection.

— Assez, je n'aime pas à entendre pleurnicher, moi.

— C'est cela, et vous voulez que, l'âme brisée, le cœur plein de tristesse, je trouve la force de vous montrer un visage souriant. Ah ? Ambroise, vous n'êtes pas méchant, mais vous vous montrez quelquefois bien cruel.

— Des plaintes, maintenant ; de la morale, j'aime mieux cela : Jeanne la sage est dans son rôle.

— Jeanne la sage devrait porter un autre nom aujourd'hui.

— Je voudrais bien savoir lequel ?

— Jeanne la malheureuse, répondit la pauvre femme.

Et, incapable de se contenir plus longtemps, elle voila sa figure de ses mains et éclata en sanglots.

Rose se précipita vers sa mère et chercha à l'entourer de ses bras.

— Tiens, la petite était là ! murmura le forgeron.

Puis, élevant la voix :

— Rose, dit-il, venez me parler.

L'enfant s'approcha de son père et s'arrêta devant lui les yeux baissés.

— Pourquoi n'es-tu pas couchée ? demanda Ambroise.

— Parce que je désirais vous voir ce soir, mon père.

— Ah ! tu désirais me voir. Je suis sûr que c'est ta mère qui t'a dit de rester près d'elle.

— Non, mon père, vous vous trompez.

— J'en suis sûr, te dis-je, et je sais pourquoi, ajouta-t-il en lançant à sa femme un regard menaçant.

— Et quand cela serait ! s'écria Jeanne révoltée. Est-ce qu'il ne m'est pas permis d'avoir ma fille près de moi ?

— Pour lui apprendre à ne pas m'aimer, répliqua le forgeron ; pour lui confier tes chagrins imaginaires. Voyons, Rose, réponds-moi. Que t'a dit ta mère ? Que je suis un brutal, un ivrogne, un mauvais père ; que je la rends malheureuse. Cela ne m'étonne point ; c'est le sujet ordinaire de ses lamentations.

— Ah ! mon père, pouvez-vous penser cela ? dit Rose avec un accent de reproche.

— Ambroise, Ambroise, s'écria Jeanne, osez-vous parler ainsi à votre fille ?

— Oui, je dis ce que je veux, j'en ai le droit.

— C'est bien, Ambroise, puisque mes paroles ne savent que vous déplaire, je me tais. Viens, Rose, ajouta-t-elle en prenant la main de sa fille pour l'emmener.

Le forgeron se leva, saisit le bras de l'enfant et l'attira violemment à lui.

— Je veux qu'elle reste, cria-t-il en retombant lourdement sur son siège.

Rose regarda sa mère comme pour demander son assentiment ;